Titres primordiaux et mémoire canonique en Mésio-Amérique

Primordial titles and canonic memory in Mesoamerica

Enrique Florescano

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/28>

DOI : 10.4000/etudesrurales.28

ISSN : 1777-537X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 15-44

Référence électronique

Enrique Florescano, « Titres primordiaux et mémoire canonique en Mésio-Amérique », *Études rurales* [En ligne], 157-158 | 2001, mis en ligne le 13 décembre 2016, consulté le 12 février 2020. URL : <http://journals.openedition.org/etudesrurales/28> ; DOI : 10.4000/etudesrurales.28

Ce document a été généré automatiquement le 12 février 2020.

© Tous droits réservés

Titres primordiaux et mémoire canonique en Mésio-Amérique

Primorial titles and canonic memory in Mesoamerica

Enrique Florescano

NOTE DE L'ÉDITEUR

Traduit de l'espagnol par Carmen Bernand

- 1 IL EXISTE DANS LA LITTÉRATURE HISTORIQUE un groupe de documents relatifs aux terres des peuples indigènes, qu'on désigne sous le nom de « titres primordiaux » (*títulos primordiales*). Certains furent publiés au XIX^e siècle, mais l'analyse minutieuse de leur contenu ne fut entreprise que dans les décennies soixante-dix et quatre-vingt [Galarza 1972 et 1980 ; Lockhart 1982 et 1992]. Dans le centre du Mexique, les premiers titres connus ont été rédigés en langue nahuatl¹ et leur origine remonte aux années qui suivirent la Conquête. Ces documents, qui légitimaient la possession des terres des villages indiens depuis des temps immémoriaux, prétendaient être très anciens².
- 2 La découverte d'un autre groupe de documents portant sur les terroirs et leurs confins, les *Codex Techialoyan*, rédigés en nahuatl et accompagnés de peintures, éveilla les soupçons des chercheurs qui les considérèrent comme le produit d'une falsification à cause de l'inexactitude des dates et des noms des personnages, mais aussi parce que ces textes étaient élaborés à partir d'un archétype qui servit de modèle à de nombreux titres [Harvey 1986 ; Robertson 1975]. Plus tard, lorsqu'on mit au jour d'autres manuscrits similaires, les historiens commencèrent à s'intéresser à ces sources remarquables. James Lockhart fut l'un de ceux qui y décelèrent le reflet des intérêts collectifs des Indiens. Mais, outre leur valeur de témoignage de la mentalité solidaire des *pueblos*, on y trouve également des données historiques dignes de foi³.
- 3 Dans cet article, je me suis fixé pour tâche de revoir les interprétations des titres, d'éclaircir leur ancienneté et d'indiquer leur présence dans de nombreuses régions du

Mexique qui n'appartiennent pas uniquement à l'aire linguistique nahuatl. Pour étayer cette révision je préciserai leurs caractéristiques dans les zones nahua, p'urhépecha, mixtèque et maya. Enfin, je tenterai une explication globale du corpus et de son importance dans la diffusion de la mémoire indigène, mais également dans sa recréation.

Titres primordiaux nahuas, titres p'urhépechas et *Codex Techialoyan*

- 4 En 1972, Joaquín Galarza publia un livre novateur, *Lienzos de Chiepetlan*, dans lequel il analysait le contenu et le style d'un groupe de documents nahuas provenant de l'État de Guerrero. Ces papiers recélaient le cœur de la mémoire indigène et les moyens qui lui permirent de couler et de se recréer à travers les siècles. Dans le village de Chiepetlan, perché sur la crête montagneuse de Guerrero, les notables du coin montrèrent à des ethnologues étonnés des caisses où ils avaient conservé un trésor qui était resté caché aux yeux des étrangers pendant plus de deux cents ans. Il s'agissait de quelques toiles en coton, dont les peintures racontaient la migration d'un groupe nahua depuis le centre du Mexique jusqu'à son installation dans la région de Tlapa où on octroyait aux villageois les terres qui étaient dessinées sur leurs cartes. Ces toiles ainsi qu'un livre, *Libro de Títulos de Tierras de San Miguel Chiepetlan*, déniché dans les archives mexicaines (Archivo del Departamento de Asuntos Agrarios), fournirent à J. Galarza des bases solides pour avancer dans l'interprétation encore balbutiante des titres primordiaux.
- 5 La carte qui délimite les confins des terroirs et les écrits où les chefs du *pueblo* défendaient leurs droits historiques de possession sont la clé de voûte de la construction de la mémoire indigène. La Toile 1 (*Lienzo 1*) élaborée au début du XVI^e siècle, et le *Lienzo 2*, peint un siècle plus tard, incarnent l'ancienne tradition pictographique de Més-Amérique. L'histoire est racontée en images et les peintres tlacuilos qui les tracèrent font preuve d'une grande maîtrise de la composition spatiale, notamment ceux du *Lienzo 1*. Les traits géographiques du lieu, les personnages qui s'y meuvent, les glyphes et les bâtiments qui y apparaissent possèdent chacun leur propre signification, mais ils sont organisés pour transmettre l'histoire de l'émigration des groupes nahuas, leur arrivée sur le territoire tlapanèque, leur installation dans cette région, la constitution de leur communauté (*altépetl*) et la démarcation de leurs frontières avec les localités limitrophes.
- 6 La deuxième partie de ce récit, à savoir la défense du terroir face aux menaces du monde extérieur, est relatée sur des toiles plus tardives ainsi que par des témoignages écrits qui furent présentés devant plusieurs tribunaux lors de litiges fonciers. Les procès pour la terre commencent vers 1696 à Tlapa et se poursuivent tout au long du XVIII^e et du XIX^e siècle. On peut dire que, autant par leur fond que par leur forme, les *lienzos* de Chiepetlan sont un condensé des titres primordiaux qui proliférèrent dans différentes régions de la Nouvelle-Espagne et du Guatemala aux XVII^e et XVIII^e siècles.
- 7 Quelques années avant les découvertes de J. Galarza, Luis Reyes García et Marcelo Díaz de Salas [1968] avaient fait connaître un titre provenant de Santo Tomás Ajusco (aujourd'hui inclus dans le district de la ville de Mexico), dont la finalité était aussi la défense de la terre. Mais contrairement à d'autres titres, celui de Santo Tomás emploie un langage violent pour décrire l'invasion espagnole. Bien qu'étant daté du 4 février

1531, son contenu nous révèle qu'il fut conçu après la mise en place de la politique coloniale de congrégation des villages, qui eut lieu à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle jusqu'au début du XVII^e. Il est adressé aux habitants de l'*altépetl* ; il leur rappelle la cupidité des Espagnols, les abus effrénés commis à l'encontre des femmes indiennes, et le massacre des membres de la noblesse ordonné par Pedro de Alvarado dans la cour du Templo Mayor :

Quelle quantité de sang fut versé ! Le sang de nos aïeux ! Et pourquoi ? [...] Sachez-le : parce qu'ils veulent être les seuls à commander. Parce qu'ils sont affamés du métal d'autrui, de la richesse d'autrui ; parce qu'ils veulent nous écraser sous leurs talons ; parce qu'ils veulent séduire nos femmes et aussi nos filles ; parce qu'ils veulent devenir les maîtres de nos terres et de tout ce que nous possédons.

- 8 Puis le texte met en garde les membres de la communauté contre la congrégation des villages effectuée par le gouvernement espagnol et contre les effets de ces mesures sur les terres :

Là-bas, au bord de l'eau, à Mexico, on sait que l'homme [Hernán] Cortés de Castille, là-bas en Castille, il fut autorisé à distribuer les terres [...] On dit que ce Monsieur Marquis viendra nous prendre nos terres ; et aussi qu'il délimitera les terroirs des nouveaux villages. Et nous, où serons-nous jetés ? Où serons-nous placés ? La tristesse gronde autour de nous. Que devons-nous faire, mes enfants ? Mais malgré tout, mon cœur s'anime et je suis déterminé à fonder un village, au pied du mont Axochco Xatipac, car depuis tout en bas jusque-là [...] c'est l'emplacement de notre peuple. Depuis là-bas, cette terre nous appartient, elle nous fut donnée par nos aïeux, qui la possédaient depuis des temps éloignés. Et je m'engage à bâtir un temple où nous placerons le nouveau Dieu que les Castillans nous apportent. Ils veulent que nous l'adorions. Que pouvons-nous faire, mes enfants ? Il convient que nous nous fassions baptiser, que nous nous en remettions aux Castillans, et ils ne nous tueront peut-être pas. Et pour qu'ils ne nous tuent pas il faut que nous oublions nos terres anciennes, que nous rétrécissions les confins et ce qui en restera devra dorénavant être défendu par nos pères qui commandent à Tlalpan [...] Je coupe et je réduis donc nos terres [suit une relation des limites que le chef fixe au fur et à mesure de son discours]. Pour une terre aussi réduite, ils ne nous tueront pas...

- 9 Des années plus tard, J. Lockhart réévalua les titres primordiaux en nahuatl, dégagés leurs traits distinctifs et insista sur leur valeur pour la connaissance des mentalités indigènes. Malgré les variantes locales, les titres comportent toujours la description minutieuse du territoire de l'*altépetl*. La légitimation des terres passe par un inventaire de leur extension, le bornage et la déclaration que le *pueblo* jouit de la possession de ces terres depuis des temps immémoriaux. La démarcation des limites est rapportée le plus souvent à la fondation espagnole du village, qui a lieu soit quelques années après la Conquête soit au moment de la congrégation des villages indiens effectuée par les Espagnols (1551-1558 et 1593-1605). La fixation des bornes va de pair avec la construction de l'église, le baptême des notables indiens, l'imposition d'un prénom chrétien à la communauté territoriale, et la désignation d'un saint patron. Tels sont les actes qui confèrent au village et à ses habitants leur singularité et leur identité. Ils sont toujours associés aux autorités espagnoles : les titres nahuas mentionnent le roi d'Espagne, le conquistador Hernán Cortés, le vice-roi ou le maire, sans oublier les religieux réguliers de la province, comme étant les exécutants de l'attribution des terres, quand bien même ces personnages n'ont jamais mis les pieds dans ces lieux-là [Gruzinski *op. cit.* : 160-170 ; Lockhart 1982].

- 10 Aux agents occidentaux qui président à la fondation d'un village se mêlent des éléments méso-américains. Avant d'être un acte juridique, la démarcation des limites est un rite auquel participent les membres de la communauté. Un cortège de ses représentants, accompagné par des autorités extérieures, parcourt le territoire et exécute des gestes de possession, comme par exemple cueillir des herbes et les répandre en direction des quatre orientations du cosmos, ou encore couper des arbres ou extraire des pierres pour la construction du temple [Dehouve 1995 : 111-121 ; Lockhart 1982 : 385-386 ; Oettinger 1983 : 25-26]. La fête qui s'ensuit provient également du passé indigène. Plusieurs titres de la région de Chalco signalent la nourriture que les autorités du village avaient coutume d'offrir à l'issue des rites de fondation. À ces banquets assistaient les membres de la communauté et les notables des localités voisines. Le plat de résistance était du *mole* et des *tortillas*⁴, et il était d'usage qu'une bande de musiciens jouât des instruments à vent anciens, comme la conque. Ces derniers faisaient office d'animateurs et leurs noms furent fournis par les documents qui décrivent ces cérémonies.
- 11 Dans de nombreux titres, les actes de fondation étaient suivis d'un discours solennel prononcé par un des anciens. Il s'agissait d'un avertissement adressé à la communauté et destiné spécialement aux jeunes, pour leur rappeler l'obligation collective de protection des terres. Ce discours incarnait la parole des pères fondateurs et avait pour dessein de maintenir vivante dans la mémoire l'idée que la survie du village dépendait de la conservation du terroir. Comme l'observe J. Lockhart, il est difficile de préciser si cette voix surgissait du passé ou bien si c'était une innovation du présent. À la différence des anciennes annales indigènes qui enregistraient la date précise de chaque fait important, l'écriture des titres est intemporelle, mélange des événements du passé et du présent, et s'efforce de représenter l'*altépetl* comme une entité résistant aux menaces extérieures et aux mutations de l'histoire [1992 : 415-416].
- 12 La mémoire conservée dans les titres, même si elle peut paraître, aux yeux occidentaux, comme un assemblage de souvenirs mal agencés, recueille les événements importants qui furent à l'origine de l'*altépetl* et les intègre dans des actes de fondation de l'époque de la Conquête. Dans plusieurs documents de ce type apparaissent des héros indiens aux proportions mythiques, liés à des ancêtres préhispaniques. Ailleurs, ces personnages ont des noms indigènes mais sont vêtus à l'européenne. Presque toujours ce sont eux, en tant que défenseurs de la propriété communale contre toute tentative d'usurpation, et en tant que garants des traditions anciennes, qui reçoivent des autorités les dotations de terres [Lockhart 1982 : 376-381].
- 13 Ces titres ne composent pas de vision négative de la Conquête ou de la colonisation espagnole. On ne parle ni de défaite ni de la fin catastrophique d'une époque. Dans certains cas, l'arrivée des Espagnols est interprétée en termes d'un accord pacifique entre les deux parties, les Indiens ayant accepté de bon gré l'installation des envahisseurs. Il n'y a pas non plus d'hostilité à l'égard du christianisme. Au contraire, les moines, les autorités et les institutions espagnoles y figurent comme de nouvelles formes de légitimité des traditions villageoises. La Conquête n'est pratiquement pas mentionnée, et aucun jugement n'est prononcé. Ces faits sont plutôt traités comme des bouleversements cosmiques qui n'ont pas besoin d'explication ; ils indiquent une nouvelle ordonnance du monde et ont leur propre justification. Toutefois, une sorte de mise en garde contre le danger que représentent les Espagnols flotte dans les titres. Dans différents passages on conseille de ne montrer les documents à personne. Le *Título*

de *Zoyatzingo* exhorte les gens à se méfier des Espagnols qui arriveront à l'avenir et qui deviendront les amis de leurs descendants. Ils mangeront avec eux, peut-on lire, seront parrains de leurs enfants et après, ils les obligeront à leur vendre la terre ou à la leur donner par amitié [*ibid.* : 391].

- 14 Les titres sont ethnocentriques car ils considèrent l'*altépetl* comme le centre du monde. Le thème principal qu'ils développent est celui du terroir et de la communauté ; l'extérieur n'existe qu'en fonction de l'un et de l'autre. Ils nous livrent l'image d'une communauté dont l'origine remonte à des temps très reculés et qui depuis cette époque conserve ses terres et sa singularité. Ses habitants se sentent unis à ce territoire et ne désirent en aucun cas que cette situation change. Ils veulent garder leurs anciennes traditions qui, nous l'avons vu, sont un mélange des héritages indien et espagnol. Ils se considèrent comme les vassaux des rois d'Espagne, qui les dotèrent de terres, et se proclament dévots de leur saint patron et gardiens de son temple et de ses reliques.
- 15 Bien que quelques-uns de ces documents fussent présentés devant les tribunaux pour défendre les droits fonciers des villages, ils étaient adressés aux membres de l'*altépetl*. Les titres cherchaient à lier les villageois à leur terroir, et à créer un esprit solidaire pour leur défense [Lockhart 1992 : 417]. Leur style révèle qu'ils furent écrits par les anciens du village pour le bénéfice des générations futures. La rhétorique utilisée rappelle celle des *huehuetlatolli*, ces discours préhispaniques qui transmettaient aux jeunes les valeurs ancestrales. « Ô mes enfants », « ô mes jeunes frères » sont des formules courantes dans les titres nahuas.
- 16 Les titres et les toiles p'urhépechas mélangent le pictogramme ancien avec des textes transcrits en écriture alphabétique pour composer le récit de l'origine de l'*altépetl* et démontrer sa perennité sous le gouvernement espagnol. Ils fournissent, comme l'a bien montré Hans Roskamp [1998], un argument de poids pour légitimer la possession de la terre et offrent, en même temps, une narration identitaire pour les paysans de la région des lacs et des vallées du Michoacán. Le *Codex Plancarte*, par exemple, évoque les figures légendaires de Harame et de Carapu, deux rois qui, dans des temps très lointains, délimitèrent le territoire de Carapan. Ils s'établirent en propriétaires légitimes et prirent leurs dispositions pour que ces possessions fussent transmises en héritage à leurs descendants. Les seigneurs de Carapan affirmèrent dans d'autres documents qu'ils descendaient du puissant lignage *uacúsecha*, celui des fondateurs de Tzintzuntzan, la capitale du royaume p'urhépecha.
- 17 Le *Codex Plancarte* dit que le seigneur Zuangua donna l'ordre à Sirundame, l'un de ses plus vaillants capitaines, de rassembler des gens dans la vallée et sur le plateau de Michoacán afin de repeupler Carapan :

Il nous établit comme les maîtres absolus de tous les lieux, puits, talus, monts, collines, plaines, et ensuite il courut prévenir son roi afin de lui communiquer ce qu'il avait fait en son nom [*ibid.* : 213-218].
- 18 On voit le même Sirundame dans le *Lienzo de Pátzcuaro* entrer dans la région de Carapan et prendre possession des terres. Les peintures abondent en figures de rois de la dynastie de Tzintzuntzan, tels Harame et Uacus Thicatame. Ces personnages sont mis en valeur de part et d'autre des armoiries où se détache un aigle avec ses ailes déployées. Harame occupe le côté gauche, et Uacus Thicatame, le fondateur du lignage régnant des aigles (*uacúsecha*), le côté droit. Dans cette scène donc, la fondation de Carapan est placée sous le double patronage du lignage fondateur de Tzintzuntzan et de Hernán Cortés, présent au centre de la partie supérieure de la toile. L'aigle

emblématique du lignage *uacúsecha* se fond également dans les armoiries avec l'aigle des Habsbourg [*ibid.* : 231-245].

- 19 À l'époque coloniale, la possession des terres de Carapan jouit d'une légitimité multiple. Dans les *lienzos* de Pátzcuaro et de Carapan est mise en avant la fondation préhispanique, suivie de l'arrivée de Hernán Cortés (et non pas de Cristóbal de Olid, le capitaine qui pénétra effectivement dans la région) ; puis est décrit le baptême des seigneurs locaux par les moines Angel de Valencia et Martín de Jesús. Ces événements sont confirmés en 1589 par don Antonio Huitzimengari, descendant des chefs préhispaniques, et par la couronne espagnole, représentée sur le *Lienzo de Pátzcuaro*, dans la partie supérieure gauche de l'œuvre, par Philippe III et Marguerite d'Autriche. Plusieurs types de sources furent utilisés dans l'élaboration des titres et des peintures : des traditions orales, des pictogrammes, des documents et des blasons, réunis dans le but de légitimer les droits territoriaux de l'ancienne noblesse indigène sur les terres de l'*altépetl* de Carapan. Bien que les auteurs aient présenté ce document comme étant un témoignage originaire des ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles, H. Roskamp [*ibid.* : 246-263 et 283-287] a démontré qu'il fut élaboré à la fin du ^{xvii}^e siècle, voire au début du ^{xviii}^e.
- 20 Des finalités similaires animèrent la confection des célèbres *Codex Techialoyan*. Ces documents produisent une forte impression sur les historiens à cause de leur intention manifeste de restaurer la tradition picturale méso-américaine, et aussi en raison de leur nombre – l'inventaire actuel dépasse la cinquantaine –, de l'inauthenticité des dates et des personnages, et de l'uniformité du style et du format. En général, ils comportent deux parties : une section rédigée en nahuatl et une autre constituée par des images [Harvey *op. cit.* : 153-154]. La première est la plus riche et la plus substantielle. Prenons par exemple le *Codex de San Antonio Techialoyan*, qui donna son nom au corpus et pour lequel nous disposons d'une bonne édition [Béligand 1993]. Le récit commence par l'entrée du vice-roi Antonio de Mendoza dans cette région lacustre où jadis s'étendait le lac de Lerma. L'arrivée de cet illustre personnage s'accompagne de la fondation de villages et de l'attribution des terres aux communautés. Dans ces actes intervient un représentant indigène, don Miguel de Santa María Axayácatl, descendant de Tezómoc, l'ancien seigneur des Tepanèques de Azcapotzalco. Don Miguel enregistre de sa main cette fondation sur son *altepétlamatl*, le « papier des terres du village », en présence des membres de la communauté. Celle-ci est concomitante de l'« arrivée de la foi », de la construction de l'église, de l'imposition d'un toponyme villageois chrétien et de la répartition des terres selon un cadastre rigoureux.
- 21 Tout cela est consigné dans « l'écriture avec de l'encre noire pour que ce soit toujours raconté » aux enfants et à leurs descendants ; ceux-ci devront à leur tour préserver et conserver ce « papier du village ». S'ensuit un parcours minutieux du territoire et le détail de la distribution des parcelles aux villages assujettis. La description précise la surface des terrains, la qualité de la terre, les diverses cultures produites et le statut des bénéficiaires : tributaires, noblesse indigène et notables, gens du commun [*ibid.* : 61-120].
- 22 Puis viennent les peintures. Même si elles ont été réalisées dans le dessein de faire revivre l'ancienne tradition méso-américaine, elles possèdent une plasticité et un mouvement qui les en éloignent et les relient à la tradition européenne. Les images des *Codex Techialoyan* se servent de la perspective, jouent avec les ombres, incorporent des dessins du vieux continent, et les portraits des Indiens ont de la moustache et de la barbe. Elles incluent des blasons, des armoiries et des arbres généalogiques

extraordinaires, comme celui qui figure les ancêtres indigènes dans le *Codex Techialoyan* García Granados avec des symboles, des emblèmes et des formes graphiques étrangers à la tradition nahua.

- 23 À cause des similitudes que tous ces documents présentent, tant dans la facture que dans les gestes des personnages, on a pensé qu'ils étaient l'œuvre d'individus tout spécialement guidés dans leur tâche. On avança aussi l'hypothèse de l'existence de véritables ateliers de faussaires. C'est d'ailleurs ce que Stephanie Wood découvrit dans la région de Toluca, en passant en revue les documents du XVIII^e siècle : Diego García Mendoza, un chef indien de Atzacapotzalco, possédait un troupeau de mules et se consacrait en outre à la composition de généalogies, d'armoiries et de titres fonciers. Don Diego fut accusé d'avoir falsifié et vendu à la communauté de San Pedro Tototlapepec, dans la vallée de Toluca, une « carte ou titre » rédigé sur du papier d'agave. Dans le procès qu'on instruisit contre lui, il avoua que ces documents avaient été écrits sur un papier qu'il fabriquait lui-même avec de la fibre d'agave afin de leur donner une apparence d'ancienneté. Il utilisa cette même technique pour produire d'autres titres et généalogies qu'il écoula dans différents villages [Wood 1987].
- 24 Un autre cas de falsification nous est fourni par Pedro Villafranca, un Indien du hameau de Jilotepec, dans la vallée de Toluca. Pedro réussit à maîtriser l'écriture alphabétique du XVI^e siècle, le tracé des cartes anciennes et les formules juridiques courantes dans les attributions de terres. Très vite il mit à profit cette industrie pour entreprendre un commerce lucratif. On sait qu'il vendit aux villages de Santa Ana Tlapaltitlán, Metepec, Calixtlahuaca, Cuajimalpa et probablement à bien d'autres des faux titres fonciers et des manuscrits prétendument anciens. Pour leur procurer une patine, il les enfumait avec un *ocote*⁵ [Wood 1989].
- 25 Ces exemples auxquels s'ajoutent d'autres preuves isolées de falsification expliquent le discrédit jeté sur les *Codex Techialoyan*. Mais l'analyse comparée du corpus ainsi que celle de chacune des pièces constitutives montre bien qu'il s'agit de documents authentiques, même si ce sont des faux sous certains aspects. Authentiques parce qu'ils étaient fabriqués par les notables villageois ou par les représentants de la communauté confrontés aux autorités coloniales qui exigeaient de façon réitérée des écrits fondés sur les normes légales en vigueur. À l'exception des dates et des noms de quelques personnages qui figurent comme témoins de la fondation de villages, les données des *Codex Techialoyan* correspondent à un lieu précis et à une circonstance historique. Nous savons aujourd'hui que ces documents ne furent pas fabriqués au XVI^e siècle puisqu'ils sont un peu plus tardifs que les compositions⁶ de terres qui débutent en 1643 et 1647 [Harvey *op. cit.* : 162-164]. Outre qu'ils nous livrent une information véridique, abondante et exceptionnelle sur les origines et l'organisation de nombreux villages, les *Codex Techialoyan* et les titres primordiaux apportent des renseignements précieux sur la façon dont l'identité de ces villages s'articulait et se consolidait, ainsi que sur les modalités particulières de recreation du passé.
- 26 La rédaction dans un nahuatl populaire et l'utilisation de pictographies révèlent que ces documents étaient destinés aux membres de l'*altépetl*, c'est-à-dire à un public qui pouvait comprendre facilement leur contenu. La décision d'écrire en nahuatl, alors que dans le village on parlait plutôt otomi ou mixtèque, trahit l'intention de toucher des gens parlant la *lingua franca* de l'époque, qui était aussi celle des procédures légales [Galarza 1980 : 23 ; Harvey *op. cit.* : 156-157 ; Horcasitas et Tomanasi de Magrelli 1975]. Comme J. Galarza le dit justement, les *Codex Techialoyan* sont d'un type nouveau,

témoignage hybride fondé sur la tradition ancienne et utilisant la rhétorique juridique européenne ; ce ne sont pas des faux mais de nouvelles inventions. « Dans ces *Codex*, écrit-il, les techniques et l'art européen servent à transmettre des faits significatifs pour la pensée indigène. Ce sont des documents mixtes, métis, à mi-chemin entre la peinture du XVII^e siècle et l'écriture pictographique indigène. » [1980 : 23]

- 27 Les historiens, habitués à la rigueur chronologique des anciennes annales ou au grand déploiement narratif des *codex* méso-américains, ne trouvant pas de vestiges de cette mémoire dans les villages du XVI^e siècle, ont soutenu qu'elle avait disparu ou qu'elle était épuisée. Mais l'examen des titres indique que celle-ci s'était focalisée sur la préservation des droits territoriaux, ciment de la cohésion sociale de la communauté, et sur le souvenir de certains faits qui insufflèrent la vie à l'*altépetl*. Les anniversaires et les commémorations des origines et des avatars des villages étaient le sujet obligé de cette narration. Dans ce grand effort de reconstruction du passé, les *pueblos* indiens intégrèrent dans les titres la mémoire orale, les anciennes techniques pictographiques et les nouveaux procédés de légitimation des droits fonciers. Une nouvelle mémoire historique apparut, centrée sur l'histoire du *pueblo* et sur les droits ancestraux à la terre [Florescano 1997 : 318-329 ; Gruzinski *op. cit.* : 155 ; Menegus Bornemann *op. cit.* : 153].

Toiles, cartes et titres mixtèques

- 28 L'étude des titres écrits en nahuatl, et probablement aussi la splendeur et le nombre des *Codex Techialoyan*, obscurcirent la présence d'un autre genre de documents provenant de différentes régions où ils étaient également abondants et significatifs. Dans la région de Oaxaca, autant sur les hautes terres de la Mixtèque que sur les aires zapotèques, fut produite une série remarquable de documents (toiles, bandes, cartes). Ceux-ci relataient, à la manière des anciens *codex* méso-américains, les origines de l'*altépetl*, la généalogie des seigneurs et la possession immémoriale des terres.
- 29 Contrairement à la facture des anciens *codex*, élaborés sur du papier *amate*⁷ ou sur des bandes en cuir de cervidé pliées en accordéon de telle façon qu'il faut les déplier feuille après feuille pour découvrir leur contenu, les toiles et les cartes mixtèques représentent les personnages et les faits dans un même espace, et le lecteur, d'un seul coup d'œil, peut voir l'histoire qui est racontée. Le franciscain Juan de Torquemada affirma au XVII^e siècle que les toiles peintes étaient une tradition préhispanique. Il ajouta que pour mieux connaître la possession et la distribution des terres, les Indiens « les avaient peintes sur de grands *lienzos* ; celles des *calpules*⁸ étaient peintes en jaune clair, celles des principaux, en incarnat, et celles [...] du roi, dans une couleur rouge très vive ; et ainsi, avec ces couleurs, en ouvrant n'importe quelle peinture, on voyait tout le village, son finage et ses limites, et on comprenait à qui elles appartenaient et quel était leur emplacement » [Boone 2000 : 126-127 ; Torquemada 1997, IV : 334 ; Víctor de la Cruz 1997].
- 30 Au XVI^e siècle, l'obsession qui ressort des toiles et des cartes consiste à retracer l'origine des anciens royaumes et à rendre compte de leurs prolongements sous le gouvernement colonial. Les *lienzos* de Zacatepec, Ihuatlán, Tlapiltepec et Tequiztepec, élaborés au milieu du siècle, racontent l'histoire de ces villages, recueillent la succession des lignages qui les ont gouvernés et décrivent le territoire de l'*altépetl* ainsi que les changements qu'il subit à travers le temps. Contrairement aux titres nahuas et

p'urhépechas, les documents mixtèques possèdent une profondeur historique inhabituelle qui dans certains cas couvre trois siècles ou davantage.

- 31 Les toiles, par exemple, unissent de façon inextricable l'histoire de l'*altépetl* et les témoignages qui confirment la possession du territoire depuis des temps immémoriaux. Comme l'observe Mary Elizabeth Smith, la fonction spécifique de ces documents était de « protéger les terres de la communauté et les propriétés de la noblesse locale » [1973 : 169]. Nous retrouvons là les trois moments décisifs dans la formation de l'*altépetl* : l'acte de fondation, l'origine et la succession du lignage régnant, et les limites du territoire. Même si certaines cartes adoptent le format rond de la cartographie européenne, la majorité gardent une forme rectangulaire. Les *lienzos* assimilent la narration des anciens codex à la description graphique du territoire. Mais, comme le remarque Elizabeth Boone, le temps paraît « congelé » sur les cartes qui décrivent le territoire de l'*altépetl*, dont les traits se perpétuent sans se modifier : « La carte qui domine dans la plupart des toiles décrit le territoire comme une entité spatiale qui exista à un moment donné du passé, mais elle transporte aussi cette entité dans le présent (celui du lecteur) et dans le futur, et de cette façon-là elle lui confère la qualité de la durée. » [Op. cit. : 126-127] Cet aspect permettra plus tard, comme nous le verrons, que l'on transformât la peinture en titre, c'est-à-dire en document légal.
- 32 Les toiles de Oaxaca illustrent avec force la fondation de l'*altépetl*. Le *Lienzo de Ihuitlán*, par exemple, souligne le moment de la fondation des *pueblos* de Ihuitlán, Tlapiltepec et Coixtlahuaca en empruntant aux codex préhispaniques, tel le *Codex de Vienne*, les références mythiques. Le *Lienzo de Ihuitlán* fut composé vers 1550, mais, dans sa partie inférieure, les toponymes de Tlapiltepec et de Coixtlahuaca sont dessinés avec les symboles glyphiques des dieux et des paquets sacrés qui, dans l'antiquité méso-américaine, sanctifiaient la fondation de l'*altépetl*. À l'intérieur du toponyme de Coixtlahuaca on observe, comme signe de consécration de l'événement, la figure de 9 Vent, le héros fondateur des royaumes mixtèques du *Codex de Vienne*. Dans la partie supérieure, assis sur un trône recouvert d'une peau de jaguar, on aperçoit les fondateurs du lignage de Coixtlahuaca⁹.
- 33 Le *Lienzo de Tlapiltepec*, peint sur un tissu de coton vers le milieu du XVI^e siècle, présente une scène similaire de fondation. Dans la partie inférieure on remarque la grotte légendaire de Chicomóztoc d'où, selon les traditions du Mexique central, émergea la première humanité. À l'intérieur de la caverne on voit le visage de la divinité fondatrice des anciens règnes mixtèques, identifiée d'après ses noms calendaires : 9 Vent et 1 Roseau. Au-dessus de Chicomóztoc, un couple ancestral surgit d'une rivière, procréée et fonde un *altépetl* ; il s'agit là de la scène principale, située sur la partie gauche. Cette fondation est célébrée par le rite qui consiste à allumer le Feu Nouveau lequel signale le début d'une ère nouvelle. Les *lienzos* I et II de Tequixtepec reproduisent ces scènes de fondation auréolées par la présence des dieux créateurs [Angeles 1988]. Les études d'Alfonso Caso sur les toiles mixtèques et le *Codex Selden I*, étayées par de nombreux témoignages, ont montré que la représentation de la fondation est un des événements les plus importants des peintures et des codex. C'est l'équivalent des mythes d'origine des récits cosmogoniques méso-américains.
- 34 Dans le *Codex Selden II*, peint aussi vers le milieu du XVI^e siècle, le héros 9 Vent apparaît dans une scène en conversation avec les dieux créateurs des Mixtèques, Seigneur 1 Cervidé et Dame 1 Cervidé, sur les hauteurs célestes. Puis, le héros descend sur terre et quatre prêtres se pressent pour porter des offrandes au paquet sacré qui incarne sa

force. Dans une autre image de migration on voit les quatre prêtres portant le paquet qui contient les reliques de 9 Vent. Finalement, dans la scène centrale, les prêtres arrivent sur les lieux prédestinés pour fonder un nouvel *altépetl* ; ils y déposent le paquet sacré qui renferme les forces de 9 Vent, puis ils allument le Feu Nouveau.

- 35 Le point intéressant est que ces cultes préhispaniques de fondation restent vivants sur les toiles mixtèques du XVI^e siècle [Boone *op. cit.* : 152-161]¹⁰. Sur le *Lienzo de Tlapiltepec*, la liste des seigneurs suit l'installation de la communauté. Les peintures mixtèques sont particulièrement riches en séries de gouvernants qui, depuis les origines de l'*altépetl*, se succèdent, projetant ainsi une image de durée. De telles listes peuvent être peintes horizontalement et on peut les lire de gauche à droite, comme c'est le cas sur le *Lienzo de Tequixtepec* I. M.E. Smith y voit une tradition méso-américaine. En revanche, les listes verticales de lignages, qui sont les plus courantes, comme sur le *Lienzo de Tlapiltepec*, le *Lienzo de Ihuatlán* ou la carte de Tezacoalco, répondent aux impératifs coloniaux qui exigeaient que les gouvernants se succèdent « en ligne droite » [Parmenter *op. cit.* ; Reyes García 1998 : 21-23 ; Smith 1973 : 10 ; Smith et Parmenter 1991 : 20 et 32].
- 36 Ces peintures associent l'établissement de l'*altépetl* et des villages qui en dépendent à la liste des gouvernants, cette dernière semblant émaner des glyphes toponymiques. L'intégration de la carte et de la généalogie des gouvernants suggère que les peintures ont été élaborées sous leurs ordres, car ils étaient maîtres des meilleures terres et propriétaires des toiles et des anciennes peintures.
- 37 Le troisième élément des *lienzos* d'Oaxaca est la carte de l'*altépetl*. Elle circonscrit le territoire de la communauté et indique l'existence d'un centre et de hameaux qui lui sont subordonnés ; elle décrit le paysage qui les entoure et délimite les frontières du terroir avec les villages voisins. En fait, le personnage principal des peintures est l'*altépetl*, l'unité territoriale sur laquelle s'installe l'entité politique, le village et ses dirigeants.
- 38 C'est ainsi que les peintures sont devenues le noyau de la mémoire de la communauté. Elles enregistraient sur de simples toiles en coton les fondements de l'existence historique du village, raison pour laquelle elles furent conservées précieusement pendant les trois siècles de la vice-royauté. À Oaxaca elles servirent d'instrument pour défendre d'abord les terres seigneuriales, et par la suite, celles de la communauté [Boone *op. cit.* : 128-130 et 145 ; Parmenter *op. cit.* : 63-64 ; Smith *op. cit.* : 62 ; Terraciano et Sousa 1992].
- 39 M.E. Smith fut sans doute la première à remarquer le glissement qui s'opéra de la peinture comme mémoire des lignages régnants vers le témoignage légal utilisé par les seigneurs pour défendre leurs propriétés devant les tribunaux de la vice-royauté. Dans son ouvrage de référence sur le langage pictural des Mixtèques, elle cite le testament du chef du village de Amusgos, Juan Rafael de Ávila, rédigé en 1629. Dans ce document, Ávila apporte pour légitimer ses droits « une peinture de sa descendance et de sa destinée ». Fort de cette garantie, il déclare que « ces terres, ces montagnes et ces ruisseaux [lui] appartiennent par voie légitime ». Les anciens du village qui témoignèrent en sa faveur mentionnèrent également « la peinture qu'il possède sur ces questions, faite sur un tissu ancien dont il a hérité ». Plus tard, dans le procès qui suivit la rédaction du testament, Ávila déclara : « Je possède une peinture sur tissu que je ne présente pas ici parce que je ne peux pas l'ajouter aux pièces du dossier ; elle atteste que mes ancêtres obtinrent lesdits villages et terres, et je suis prêt à le démontrer s'il

était nécessaire aussi bien devant ce tribunal que devant d'autres instances suprêmes. » [Smith 1973 : 180]

- 40 D'autres témoignages confirment que les *lienços* et les cartes furent présentés comme des preuves légales pour défendre les terres villageoises au cours des XVII^e et XVIII^e siècles, et même plus tard. En août 1676, l'administrateur de terres situées sur la côte mixtèque, l'avocat Pedro Martín, éleva une plainte auprès de la Real Audiencia parce que les villages, dans la défense de leurs « soi-disant » propriétés, n'avaient présenté que des titres légitimes et non des cartes. Il argumenta que les Indiens fabriquaient facilement des titres, et que, si ceux-ci étaient pris en considération par le tribunal, ils « pourraient introduire des querelles. Cela porterait préjudice non seulement à la partie adverse mais aussi à la Couronne car les Indiens n'avaient qu'à produire une carte faite à leur manière pour se nommer propriétaires, en fait, usurpateurs du bien d'autrui ». Le texte de Pedro Martín fait allusion à la « composition » des terres. Le tribunal répliqua en septembre de la même année que les indigènes avaient le droit de présenter leurs cartes comme pièces légales « parce qu'elles sont des instruments coutumiers et qu'il est également coutumier de les considérer comme des titres de propriété. S'il s'avère qu'ils sont faux – ce qui n'est pas une présomption légale, rappelle le tribunal – et que l'on découvre qu'ils sont récents ou qu'il y a des ajouts, la partie adverse peut les contester » [*ibid.* : 181]. La reconnaissance, par le tribunal, des cartes et des titres comme instruments légitimes de preuve des droits territoriaux encouragea les communautés à conserver ces toiles anciennes tels des objets sacrés, similaires au paquet qui contenait les forces, le « cœur du village »¹¹.
- 41 Les conflits agraires débutèrent dans les congrégations villageoises vers le milieu du XVI^e siècle et connurent une recrudescence en 1643 et en 1667, lorsque la Couronne décréta que les terres dépourvues de titres fonciers devaient être légalisées moyennant la procédure de « composition » qui consistait à payer une somme d'argent pour acquérir des possessions irrégulières et des titres « bancals ». Plus tard, en 1687, une cédula royale délimita la propriété communale des villages : le *Fundo legal* [Florescano 1976 : 42-45 ; Menegus Bornemann *op. cit.* : 140-143]. Le défi qui consista à ajuster les formes indigènes de possession de la terre à des mesures légales établies par les Espagnols poussa les villages à utiliser des peintures et des cartes comme fondements de leurs réclamations juridiques, ce qui introduisit des changements importants dans les anciennes compositions. La façon de rendre compte des événements passés évolue : la mémoire, cristallisée autrefois dans les images et les chants, passe désormais par l'écriture alphabétique et l'argumentation juridique.
- 42 C'est ainsi que les toiles et les cartes originellement tracées avec des pictogrammes commencent à se modifier lorsqu'on leur ajoute des gloses ou des commentaires écrits en mixtèque, nahuatl, p'urhépecha ou castillan. À l'occasion d'un litige foncier dans la région de Tututepec, un ancien codex préhispanique (le *Codex Colombino*) se transforma en texte écrit comportant une description du territoire et de ses frontières avec les villages voisins. En 1717 il fut produit devant les tribunaux, surchargé de nombreuses gloses qui n'avaient guère de rapport avec le document original car elles se bornaient à identifier les terres de Tututepec. Il en fut de même avec le *Lienzo de Jicayán*, peint vers 1550 et qui reçut par la suite trois ajouts de gloses à trois dates différentes [Hermann Lejarazo 2000 ; Smith *op. cit.* : 122-147 et 170]. Le *Lienzo de Ocotepec* subit, lui aussi, une altération par agrégation de gloses ultérieures en mixtèque et en nahuatl [Caso 1966 ; Smith *op. cit.* : 336-337].

- 43 Les titres mixtèques élaborés aux XVII^e et XVIII^e siècles sont une traduction mise à jour des anciennes toiles, comme le montrent les travaux de Michele Oudijk [à paraître]. Son analyse du *Lienzo de Tabáa* dégage deux parties constitutives : une généalogie des gouvernants et une carte des terres de la communauté. Sur cette dernière une indication précise que Juan de Salinas, *alcalde mayor* de Villa Alta de 1556 à 1560, « marqua les bornes avec les montagnes, les rivières et les gorges, en dressant la Sainte Croix à la frontière du chef-lieu San Juan Tabáa ». M. Oudijk compare ensuite les données contenues dans cette toile avec les titres des localités voisines de Solaga, Tezte et La Olla, et parvient à la conclusion que ces documents ne sont que la traduction du premier document. Tous ces témoignages narrent l'arrivée des Espagnols, décrivent la fondation du village, la construction de l'église, le baptême des caciques, l'érection des croix sur les limites du hameau et l'emplacement des terres de Tabáa. La généalogie des seigneurs est omise. En revanche, la toile et les titres coïncident avec la délimitation des terres de Tabáa. Les mentions répétées de lieux situés sur une carte suggèrent que ces indications se fondent sur un document cartographique antérieur. À notre avis, il s'agit du *Codex de Vienne*.
- 44 Le parcours à travers les toiles, les cartes et les titres mixtèques jette un éclairage nouveau sur les modes de reconstruction de la mémoire historique. En premier lieu on note le prolongement de la mémoire conservée dans les codex anciens des XVI^e et XVII^e siècles. Le *Codex de Vienne* raconte par des images la fondation de l'*altépetl*, l'origine des lignages et les frontières atteintes par le royaume. Il est étonnant que ce patron millénaire soit celui qui ordonne la teneur des *lienzos* et des titres des XVI^e et XVII^e siècles. On peut dire que la mémoire, dans ses contenus essentiels (fondation, généalogie et description du territoire), ainsi que dans sa transmission par les pictogrammes, s'est maintenue. Les anciennes peintures perdurent jusqu'au XVII^e siècle, époque à laquelle les titres rédigés en écriture alphabétique commencent à les remplacer.
- 45 Les toiles, les cartes et les titres d'Oaxaca sont aussi un témoignage de la créativité indigène face aux changements engendrés par le régime colonial. Ces documents reflètent la capacité d'invention d'un peuple qui doit transformer l'ancienne mémoire pictographique en un tableau qui condense ses traditions, et en une écriture adaptée aux procédures légales des Espagnols. Comme dans le cas des titres nahuas et p'urhépechas, les toiles et les titres de Oaxaca recréent les anciens procédés oraux, visuels et picturaux, pour transmettre leur mémoire à leurs descendants. De même, les titres mixtèques ont été fabriqués pour servir la communauté : leurs interlocuteurs sont les autorités et les notables de l'*altépetl* local et ses habitants puisque le message est rédigé en mixtèque ou en zapotèque [Angeles 2000 : 4-11 ; Hermann Lejarazo *op. cit.* : 15-18].
- 46 On peut observer dans les titres mixtèques la présence de divers styles et traditions. On y décèle des traces de procédures juridiques ainsi que le ton fleuri du discours oral préhispanique, la cadence des chants anciens, des réminiscences iconographiques des anciens codex, l'action dramatique des pièces de théâtre, la focalisation du récit sur des événements significatifs propre aux annales, sans oublier le mythe et la propagande [Terraciano et Sousa *op. cit.* : 74].

Les titres primordiaux mayas

- 47 Il faut attribuer à la spécialisation académique des anthropologues et des historiens contemporains la tendance malheureuse parmi les spécialistes des populations nahuas à ignorer totalement les autres peuples de Més-Amérique tels les Mayas, les Mixtèques et les Huichols, et réciproquement. C'est pourquoi il est aujourd'hui très rare de trouver des études comparées de différents groupes ethniques, bien que certains auteurs – dont Eduard Seler au début du ^{xx}^e siècle – aient démontré que les sociétés méso-américaines partageaient les mêmes idées sur l'origine du cosmos, sur les dieux, sur les êtres humains et sur la mémoire du passé [Broda et Báez Jorge, eds. 2001 ; Florescano 1999]. Le cloisonnement des recherches explique donc l'absence d'analyses comparatives des titres nahuas, mixtèques et mayas, alors que, comme je m'efforce de le montrer, les uns éclairent les autres et tous ont des similitudes structurales.
- 48 La connaissance des titres mayas date de 1885, année où le comte de Charence publia en espagnol et en français un document trouvé par Brasseur de Bourbourg au Guatemala en 1860. En 1950, Adrián Recinos l'éditionna au Mexique sous le titre de *Título de los Señores de Totonicapán*, dans la traduction du k'iché en espagnol que fit le curé de Sacapulas, Dionisio José Chonay en 1834¹². L'étude du contenu et du style prit un nouvel élan dans les années quatre-vingt avec les éditions critiques que Robert Carmack et James Mondloch firent du *Título de Totonicapán* et du *Título de Yax* [1983 et 1989].
- 49 Quelques années auparavant, en 1973, la recherche de sources pour ses études ethnologiques avait conduit R. Carmack à Totonicapán, au Guatemala, où il trouva un véritable trésor d'anciens documents k'iché. Leur publication permit d'envisager sous un angle nouveau l'histoire ancienne de cette population. Le point le plus surprenant fut de découvrir que l'un des scribes de la version que nous connaissons du *Popol Vuh*¹³, Diego Reynoso, participa également à l'élaboration du *Título de Totonicapán*. R. Carmack constata que la généalogie des gouverneurs k'iché dans les deux textes était semblable. Nous analyserons donc les deux titres mayas au regard de la structure narrative et thématique du *Popol Vuh* [Carmack et Mondloch 1983 : 14-16].
- 50 Le livre du *Popol Vuh*, le *Título de Totonicapán* et le *Título de Yax* sont composés de la même façon [Florescano 1999]. Les trois textes distinguent trois parties dans le récit : la création originelle du cosmos, la création des êtres humains et du soleil ; les premières installations humaines permanentes ; la constitution du royaume et des lignages régnants, l'extension des frontières territoriales et la puissance du royaume k'iché. Hormis l'intrusion dans le *Título de Yax* du récit biblique de la création du monde, fondé sur la *Theologia Indorum* rédigée par le dominicain Domingo de Vico, le contenu provient du fonds culturel méso-américain. Cette tradition est antérieure au ^{xv}^e siècle, époque de splendeur du royaume k'iché au cours de laquelle furent composés, sous forme de peintures et de chants, les épisodes narrés ultérieurement par le *Popol Vuh*. Selon R. Carmack, on distingue dans ces créations le reflet d'une très ancienne tradition mexicaine qui se développa à l'époque classique (300 à 900 après J.-C.) à Teotihuacán. Il s'agit de la « tradition toltèque héritée par plusieurs groupes ethniques en Més-Amérique après la chute [...] de Tula » [Carmack et Mondloch 1983 : 16]. L'une de ces variantes, celle de la côte du Golfe du Mexique, a eu une influence décisive sur l'histoire k'iché « car sa manifestation sur les hautes terres du Guatemala commença au début du ^{xiii}^e siècle ».

- 51 R. Carmack affirme que la principale influence qui a marqué le *Título de Totonicapán* est celle des Toltèques. Selon cet auteur, « les mots nahuas que l'on trouve dans ce titre, à quelques exceptions près, proviennent de la langue nahuatl du littoral. De surcroît, la tradition historique localise l'origine des fondateurs k'iché à Tulán, lieu associé à la région du Golfe. Enfin, les institutions mexicaines citées (mariage, rituel, installations villageoises, militarisme) sont plus proches des Toltèques que des Aztèques ». La meilleure preuve de l'influence mexicaine sur le titre, toujours d'après R. Carmack, réside dans les nombreux mots nahuas rencontrés, notamment ceux qui font référence à la migration depuis Tulán, à la guerre, aux cérémonies religieuses et aux symboles de pouvoir [*ibid.* : 17-18]. Je partage cet avis et j'ai soutenu ailleurs que la culture toltèque est originaire de Teotihuacán. Cette cité en effet représenta le modèle des capitales politiques ultérieures, le berceau des chants et du codex peint qui racontent les origines du cosmos et la chronique du royaume. De la Tollan primitive dérivèrent toutes les autres : Tollan Cholula, Tula de Hidalgo, Tulán Zuyúa (Chichén Itzá) et Tollan tenochtitlan [Florescano 1999]. Cette thèse fut renforcée récemment grâce à une étude de Karl Taube consacrée au langage de Teotihuacán [2000]. D'après lui il s'agissait du náuat, une variante du nahuatl. Cette ancienne tradition est présente dans le *Popol Vuh* et dans la plupart des titres ; elle a été transmise par Chichén Itzá, la métropole yucatèque qui brilla du IX^e au XI^e siècle et que j'identifie avec la Tulán Zuyúa des textes k'iché et kakquichel.
- 52 La constatation que le *Título de Totonicapán* et le *Título de Yax* des k'iché répètent le contenu, la division thématique et la finalité essentielle du *Popol Vuh* est une donnée capitale pour élucider leur origine. Les deux titres apparaissent comme des versions différentes du *Popol Vuh* ou de textes dérivés d'une même source, celle qui nourrit le livre qui immortalisa l'histoire du peuple k'iché. Contrairement à ce que leur nom – *Título* – suggère, les textes de Totonicapán et de Yax ne sont pas des titres fonciers mais une variante du récit ancestral que les peuples de Més-Amérique construisirent pour se rémemorer leurs origines et préserver leur identité. C'est ainsi que le complot Adrián Recinos lorsqu'il précisa que le premier éditeur, Brasseur de Bourbourg, fut mal inspiré en imposant aux documents indigènes des noms qui pouvaient induire en erreur. Car le *Título de los Señores de Totonicapán*, bien qu'il parle, à la fin, de mesures de terrains et indique les sites reconnus par le roi Quikab et les frontières que celui-ci signala aux peuples de la côte du Pacifique, est surtout la narration de l'origine des trois nations k'iché et de leurs pérégrinations à travers l'actuel Guatemala jusqu'au règne de ce souverain qui soumit par les armes pratiquement tous les peuples d'Amérique centrale¹⁴.

Transformation de la chronique du royaume en document juridique

- 53 La richesse des textes mayas, qui furent très tôt transcrits en écriture alphabétique, permet de suivre l'évolution qui transforma l'ancienne chronique des royaumes en texte juridique.
- 54 Le premier pas, comme le montre le *Título de Yax*, consista à ajouter quelques paragraphes décrivant les lieux et les bornes. Dans un fragment d'un titre de Yax daté de 1562, et publié également par R. Carmack, on trouve une description de l'étendue des terroirs et des confins de San Miguel Totonicapán, conservée par les descendants

du lignage Yax. Il est fort probable, comme l'affirme Carmack, que ce document descriptif faisait partie du *Título de Yax*. Le texte complet serait donc composé de la chronique qui narre la fondation du royaume, dans la première partie, et, dans la seconde, de la délimitation territoriale du fragment. Celui-ci introduit dans l'ancienne chronique l'inventaire des terres et une liste de témoins apparentés au lignage Yax lesquels, « tous unis, principaux et anciens », confirment « la valeur juridique de ce titre » et « déclarent légitimes ces terres depuis l'avènement des Yax » [Carmack et Mondloch 1989 : 129-133].

- 55 Un autre exemple de la fusion de l'ancienne mémoire de l'*altépetl* avec le cadastre territorial demandé par les autorités espagnoles est l'*Historia quiché* de don Juan Torres, de 1580. Cette histoire fut écrite en langue k'iché par un descendant du lignage tamub et, dans sa première partie, elle contient une sorte de résumé du *Popol Vuh*. À la fin elle incorpore une description des terres associées à ce lignage [Recinos 1984 : 23-67]. Les *Títulos de la Casa Ixquin-Nehaib*, élaborés probablement au XVI^e siècle, offrent également un récit de l'histoire ancienne de Quetzaltenango, écrite par les notables du lieu. Il se présente comme un « titre et preuve juridique de Quetzaltenango et des conquêtes entreprises par [nos] ancêtres et [nos] aïeux qui [nous] les laissèrent jusqu'au jour du jugement dernier ». L'un des arguments que les notables introduisirent pour légitimer ces titres était que leurs ancêtres avaient été baptisés et avaient collaboré avec les premiers conquérants et les autorités espagnoles [*ibid.* : 71-94]. Cet argument est repris dans le *Título real de don Francisco Ixquin-Nehaib* [*ibid.* : 97-117] et dans les *Títulos de Yaxkukul* [Restall 1998 : 105-128].
- 56 Ainsi, le deuxième pas dans la transformation des chroniques anciennes est leur conversion en titres fonciers traditionnels des seigneurs. La plupart des titres k'iché du XVI^e siècle furent rédigés à l'initiative des chefs de lignages. Sur eux retomba aussi la responsabilité de les présenter comme preuve juridique des propriétés, ce qui eut pour conséquence la production de nouveaux documents appelés *títulos*. La *Historia de los Xpantzay de Tecpan Guatemala* (XVI^e siècle) et le *Título de los Indios de Santa Clara de la Laguna* (1583) furent l'œuvre de seigneurs qui convoquèrent et reçurent les témoignages des principaux personnages du lieu invoquant des possessions immémoriales et réclamant que leurs terres fussent sauvegardées par ces documents [*ibid.* : 121-129, 172-181]¹⁵.
- 57 La troisième étape de cette évolution fut le testament. Dans la tradition k'iché on utilisa plusieurs termes et procédures légales pour assurer la conservation des biens territoriaux dans les mains des descendants des anciens lignages. Les titres k'iché du XVI^e siècle furent aussi assimilés à des termes juridiques comme « testament », « livre », « dossier », « preuve » et « pouvoir », lesquels dérivent de la tradition européenne [Carmack et Mondloch 1989 : 192]. Dans la lutte pour leurs terres, les seigneurs eurent recours à cette terminologie juridique et se moulerent dans les conventions alphabétiques. Ils acceptèrent de se soumettre aux tribunaux espagnols dont les archives regorgeaient de documents qui défendaient la possession des terres.
- 58 Quelques papiers anciens kakchiquel en écriture alphabétique portent le nom de « testaments ». Cependant, ils ne correspondent nullement à la tradition romaine ou espagnole qui prescrivait des procédures rigoureuses pour rédiger les dernières volontés du testateur et assurer la transmission des biens. Le *Testamento de los Xpantzay*, daté de 1554, n'exprime pas la volonté individuelle d'une personne comme l'établit la règle occidentale, mais plutôt celle des pères et des aïeux des principaux de Xpantzay.

Au lieu de faire référence à des biens en héritage, le document enregistre la généalogie des ancêtres depuis leur départ de Tulán Zuyúa et se conclut par ces termes : « [...] je rédige mon testament et titre qui contient la vérité devant Dieu. Et j'écris cette relation qui ne doit pas être effacée. Moi, Alonso Pérez, pour vous mes enfants et mes petits-enfants, pour que cette relation ne soit pas perdue à partir de maintenant et jusqu'à la fin du monde. » [Dubernard Chaureau ed. 1991 ; Recinos *op. cit.* : 152-169] Nous voyons ici comment le testament occidental a été transformé par Alonso Pérez en une sorte de mémoire ethnique qui rassemble les prouesses des prédécesseurs et qui doit être transmise aux descendants.

- 59 Les titres mayas, de même que les titres mixtèques, sont fondés sur le canon préhispanique conçu pour conserver la mémoire du royaume et dont l'expression la plus éclairante dans cette région est le *Popol Vuh*. Mais contrairement aux Nahuas et aux Mixtèques, les Mayas perdirent l'héritage pictographique et n'utilisèrent que l'écriture alphabétique. Les rares illustrations incluses dans ces manuscrits montrent la dégradation des images anciennes. En revanche, les références aux témoignages oraux et l'écriture dominent les titres, les preuves et les testaments. La diffusion de l'écriture alphabétique fut un processus culturel important à cette époque, qui se manifesta très tôt dans l'aire maya.
- 60 L'alphabet latin servit à transcrire en espagnol les anciens codex et les chants (*Popol Vuh*, *Título de Totonicapán*, *Título de Yax*) ; il permit la fabrication des premières délimitations territoriales des villages et se répandit ensuite dans les titres, les sentences, les testaments et les pièces légales réunies pour la défense des biens des seigneurs. Cela explique la prolifération des arbres généalogiques, si fréquents sur les toiles et les documents de la période coloniale.
- 61 La transformation de l'ancienne chronique des royaumes en texte juridique, qui s'achève avec l'élaboration de titres unissant les conventions juridiques occidentales aux conceptions anciennes, est l'œuvre des caciques et des villages. À la fin du ^{xvi}e siècle, les Mayas, à l'instar des Nahuas, P'urhépechas et Mixtèques, avaient construit des artefacts mnemotechniques efficaces pour la transmission du passé, basés sur une double tradition ancienne et occidentale. Ces instruments, bien qu'ayant été le produit des seigneurs et de la noblesse, renforcèrent l'identité et la solidarité des communautés, dont ils soutenaient les intérêts territoriaux et politiques [Restall *op. cit.* : 34].

Le nouveau canon élaboré par les titres primordiaux

- 62 L'existence des *títulos* dans les zones nahua, p'urhépecha, mixtèque et maya montre qu'il s'agit là d'un phénomène de portée générale, d'une expression culturelle avec des racines, un contenu et un style communs, dont la finalité est la transmission de la mémoire collective. L'administration espagnole, en imposant aux villages indiens une nouvelle forme de légitimation de la possession de la terre, obligea les autochtones à déployer une gamme de procédés pour satisfaire à cette exigence. En premier lieu, ils recoururent à leurs propres traditions, aux formes engrangées dans la mémoire. Le chant qui racontait l'origine des êtres humains, la fondation du royaume, le lignage des gouvernants et les avatars du groupe ethnique fut la pierre angulaire que les villageois utilisèrent pour affirmer l'identité et l'ancienneté des territoires.

- 63 Les toiles, les cartes et les titres mixtèques empruntèrent leur information historique et leur substance identitaire au *Codex de Vienne*, la grande encyclopédie préhispanique dans laquelle les ancêtres avaient déposé les fondements du royaume et de la nation. Les Mayas firent de même en puisant dans le *Popol Vuh* le terreau qui alimenta les *títulos* et les preuves juridiques. Les Mexicas et les Nahuas se tournèrent vers Teotihuacán, la matrice civilisatrice de la Mésio-Amérique.
- 64 L'instauration du régime colonial faillit anéantir ces traditions. Plus que les terres, ce furent les fondements politiques et identitaires des peuples qui se trouvèrent menacés, notamment par le programme de congrégation des villages promu dans les années 1540. Plusieurs cédulas royales de 1546, 1551 et 1568 décrétèrent que « les natifs de cette terre qui vivent dispersés doivent se réunir en villages ». Le roi ordonna la fondation de villages nouveaux qui constituèrent la République des Indiens, et répartit les terres selon leur fonction : bois, terres communes (*ejidos*) et terres de labour. Dès cette époque ces terres relevèrent du registre communal. Ce projet gigantesque engloba l'aire centrale de la Nouvelle-Espagne et le Sud, jusqu'au Guatemala. Il signifia la mobilisation de millions d'individus et la construction de milliers de hameaux qui abandonnèrent leur localisation millénaire pour fonder de nouveaux villages. Ce fut une politique de déracinement des populations sans précédent. Dans les villages nouveaux tracés à l'espagnole, on appliqua un vaste programme d'hispanisation de la vie individuelle, familiale et collective. La religion, les formes de gouvernement, la langue, les modes vestimentaires et les pratiques quotidiennes de la culture occidentale furent imposés dans la République des Indiens [Florescano 1997 : 187-188].
- 65 D'autre part, la forte mortalité de la population indigène, à la suite d'épidémies dévastatrices, mit en danger son existence même. Celles de 1531-1532, 1538, 1543-1548, 1563-1564 et 1576-1581 se soldèrent par un bilan démographique effrayant. Alors qu'en 1521 il y avait quelque 20 millions d'habitants, à la fin du xvi^e siècle on n'en comptait plus que le tiers. Des milliers de hameaux furent dépeuplés, beaucoup disparurent et dans d'autres ne survécurent que quelques vieillards ou des familles épuisées par la maladie. Dans les campagnes, les parcelles restaient en friche ou bien elles n'étaient travaillées que par une poignée d'hommes, contrairement aux temps passés. À tout cela s'ajouta le fléau de la famine, qui frappa la population avec une violence inouïe en 1538, 1543-1544, 1550-1552 et 1563-1565 [Florescano 1976 : 52-53].
- 66 C'est dire que la recomposition de la mémoire indigène survint au milieu de l'effondrement total de l'ordre ancien. Dans ces années-là, les dieux, les seigneurs, les institutions, les traditions et même la vie matérielle des individus furent arrachés à leur socle par les bouleversements de la Conquête et les catastrophes naturelles. On ne peut pas oublier ce sombre contexte lorsqu'on essaie d'expliquer quelque chose d'aussi vital que la recréation de la mémoire historique. Comme si les peuples natifs s'étaient proposé de conjurer par les arts la destruction inexorable de leur monde, ils transcrivirent, entre 1530 et 1560, en écriture alphabétique, les pièces maîtresses de la mémoire indienne, les grandes sommes de la tradition historique : la *Relación de Michoacán* des P'urhépechas (ca 1541), le *Popol Vuh* des Mayas (1554-1558), le *Codex Selden II* des Mixtèques (xvi^e siècle), le *Codex Xólotl* des habitants de Tezcoco (milieu du xvi^e siècle), l'*Historia tolteca-chichimeca* des fondateurs de Cholula et de Quauhtinchan (1547-1560) ou l'*Historia de los mexicanos por sus pinturas* (1531) et la *Leyenda de los Soles* (1558) des Nahuas.

- 67 Ce double processus de destruction et de mutation donna naissance à de nouvelles formes qui essayèrent de recoudre les lambeaux du passé en mélangeant les conceptions anciennes mésopotamiques et la narration historique européenne. Les titres, cartes et toiles que nous avons examinés ne sont pas des œuvres indiennes, comme le postulent quelques indigénistes myopes, mais des produits hybrides, des mélanges inédits. Dans ce moment critique qui unit la culture indienne crépusculaire et celle de l'Occident, on peint et on rédige des documents d'un type nouveau, en puisant l'inspiration dans la tradition mésopotamique et dans le présent colonial : *Lienzo de Jicayán*, *Lienzo de Zacatepec I*, *Lienzo de Tlapiltepec*, *Lienzo de Ihuatlán*, *Codex Selden II* et bien d'autres élaborés au milieu du XVI^e siècle.
- 68 L'identité des Indiens est le résultat de cette symbiose. La contribution la plus significative de tous ces documents issus de diverses régions de la Nouvelle-Espagne réside probablement dans leur capacité à éclairer le processus de construction d'une identité nouvelle et métisse. Cette mémoire a une profondeur historique très ancienne, enracinée dans les lointains archétypes de la conscience mésopotamique ; ce substrat est modifié par la discontinuité que représente l'invasion espagnole : Conquête, congrégations villageoises, évangélisation chrétienne, création d'un cadastre légal et imposition de la législation espagnole sur la terre, expansion de l'alphabet latin, constitution du village comme centre de la vie matérielle et culturelle de la communauté. Les toiles, les cartes et les titres, en s'incorporant ces faits, devinrent des témoignages historiques de cette époque, exprimant des façons nouvelles de raconter le passé. Ce sont des récits qui transmettent la mémoire collective des membres de l'*altépetl*.
- 69 Bien que ces documents soient des instruments destinés à renforcer l'*altépetl* et à protéger les terres, la fondation des villages coloniaux est un mélange des deux traditions, préhispanique et espagnole. Leur création fait converger les rituels qui entouraient les anciennes fondations : Feu Nouveau, dieux protecteurs, patronage des anciens, participation de la communauté aux fêtes commémoratives, mais dans le cadre des institutions et des symboles européens : l'espagnol comme langue écrite qui légalise l'acte de fondation, la construction de l'église, l'érection de croix en direction des quatre orientes, le baptême des nobles et des notables... Telle est la nature hybride du canon qui sacralise désormais la construction des villages.
- 70 Par contraste avec l'ancienne chronique du royaume qui « congela » la forme et le contenu en un codex qui se maintint pratiquement invariable pendant plus de 1 500 ans, depuis sa naissance à Teotihuacán jusqu'à l'invasion espagnole, les titres se développent sous le signe du changement. De chronique du royaume ils deviennent toile ou carte ; puis, la toile peinte se transforme en texte hybride et, enfin, on abandonne les pictographies en faveur d'un document où domine la lettre. En tant que produit métis, les titres ont la qualité des mutants et une vocation permanente à s'adapter aux nouvelles circonstances historiques. Il s'agit d'un processus dominé par l'imposition de l'écriture et par le droit positif qui, de façon inéluctable, remplacent les glyphes et les images ainsi que les coutumes anciennes [Lockhart 1992 : 428-436].
- 71 Un exemple révélateur de cette volonté de changement est la conversion des reliques des fondateurs de l'*altépetl*, le paquet sacré qui représentait le cœur du village, en titres primordiaux. Dans les temps antiques, le territoire d'une cité ou d'un État était représenté par le glyphe de la montagne à l'intérieur de laquelle il y avait une grotte remplie d'eau fertilisante et de graines de maïs : c'était une illustration de la première

montagne qui émergea des eaux primordiales le jour de la création, un symbole du surgissement de la terre fertile et la plus profonde expression du lien entre l'homme et la terre.

- 72 Toutes les sociétés de Méso-Amérique reproduisirent cette montagne primordiale au cœur de leurs centres cérémoniels et, à l'intérieur de cette pyramide qui en était le signe, ils déposèrent les reliques du fondateur du royaume et de la dynastie. L'enveloppe de ces reliques devint ainsi le contenant sacré de l'origine du royaume, symbole du pouvoir des seigneurs et emblème de l'État. Ce symbolisme ancien fut transféré au temple, au cabildo, et les titres primordiaux incarnèrent le cœur du village, ce qu'il y avait de plus sacré, de plus aimé et de plus protégé par les membres de la communauté. Ils devinrent une sorte de talisman où était contenue la force des ancêtres, une urne où reposaient les reliques du saint patron, le réservoir de la mémoire collective et le bouclier du village contre le nouvel ordre légal [Haskett 1996]¹⁶.

BIBLIOGRAPHIE

Angeles, R.F. — 1988, « Los lienzos de San Miguel Tequixtepec », *Acervos* 2 : 16-20. — 2000, « Los cantos de los linajes en el mundo colonial », *Acervos. Boletín de los Archivos y Bibliotecas de Oaxaca* 4 : 4-11.

Angeles, R.F. ed. — à paraître, *Escritura zapoteca, 2500 años de historia*. Instituto Nacional de Antropología e Historia, CIESAS.

Béligand, N. — 1993, *Códice de San Antonio Techialoyan*. Instituto Mexiquense de Cultura.

Boone, E.H. — 2000, *Stories in red and black. Pictorial histories of the Aztecs and Mixtecs*. University of Texas Press.

Broda, J. et F. Báez-Jorge, eds. — 2001, *Cosmovisión ritual e identidad de los pueblos indígenas de México*. Fondo de Cultura Económica.

Carmack, R.M. et J.L. Mondloch — 1983, *El Título de Totonicapán*. Edición facsimilar, transcripción y traducción. Universidad Nacional Autónoma de México. — 1989, *El Título de Yax y otros documentos Quichés de Totonicapán, Guatemala*. Edición facsimilar, transcripción, traducción y notas. Universidad Nacional Autónoma de México.

Caso, A. — 1954, *Interpretación del Códice Gómez de Orozco*. Talleres de Impresión de Estampillas y Valores. — 1958, « Comentario al código Baranda », in *Miscelánea Paul Rivet*, Octogenario dicata. Universidad Nacional Autónoma de México : 373-393. — 1961, « Los lienzos mixtecos de Ihuatlán y Antonio de León », in *Homenaje a Pablo Martínez del Río*. Instituto Nacional de Antropología e Historia : 237-274. — 1964, *Códice Selden. Interpretación del Códice Selden 3135*. Sociedad Mexicana de Antropología. — 1966, « Mapa de Santo Tomás Ocotepeque, Oaxaca », *Summa antropológica en homenaje a Roberto J. Weitlaner*. México : 131-137.

Cline, H.F. — 1972-1975, *Handbook of Middle American Indians. Guide to ethnohistorical sources*. University of Texas Press. 4 vol.

- Dehouve, D.** — 1995, *Hacia una historia del espacio en la montaña de Guerrero*. Centro de Estudios Mexicanos y Centroamericanos.
- Dubernard Chaureau, J. ed.** — 1991, *Códices de Cuernavaca y unos títulos de sus pueblos*. Miguel Angel Porrúa Ed.
- Florescano, E.** — 1976, *Origen y desarrollo de los problemas agrarios de México, 1500-1821*. Editorial Era. — 1997, *Etnia, estado y nación*. Aguilar.
- Galarza, J.** — 1972, *Lienzos de Chiepetlan*. Mission archéologique et ethnologique française au Mexique. — 1980, *Codex de Zempoala*. Mission archéologique et ethnologique française au Mexique.
- Gruzinski, S.** — 1988, *La colonisation de l'imaginaire*. Gallimard.
- Guevara Hernández, J.** — 1991, *El lienzo de Tliltepec. Extinción de un señorío zapoteco*. Instituto Nacional de Antropología e Historia.
- Harvey, H.R.** — 1986, « Techialoyan codices : seventeenth-century Indians land titles in central Mexico », in R. Spores ed., *Handbook of Middle American Indians*. Supplement 4. University of Texas Press : 153-184.
- Haskett, R.** — 1996, « Paper shields : the ideology of the coats of arms in colonial mexican primordial titles », *Ethnohistory* 43 (1) : 99-126.
- Hermann Lejarazo, M.A.** — 2000, « Continuidades y transformaciones mixtecos : el caso del códice Muro », *Acervos* 4 : 15-18.
- Horcasitas, F. et W. Tomanasi de Magrelli** — 1975, « El códice de Tzictepec : una nueva fuente pictórica indígena », *Anales de Antropología del Instituto de Investigaciones Antropológicas* 12 : 243-272.
- Lockhart, J.** — 1982, « Views of corporate self and history in some valley of Mexico towns, late seventeenth and eighteenth centuries », in G.A. Collier, R.I. Rosaldo et J.D. Wirth, eds., *The Inca and Aztec states, 1400-1800*. Academic Press : 367-393. — 1992, *The Nahuas after the Conquest. A social and cultural history of the Indians of central Mexico, sixteenth through eighteenth centuries*. Stanford University Press.
- Menegus Bornemann, M.** — 1999, « Los títulos primordiales de los pueblos indios », in M. Menegus ed., *Dos décadas de investigación en historia económica comparada en América latina. Homenaje a Carlos Sempat Assadourian*. El Colegio de México : 137-161.
- Noguez, X. et S. Wood, eds.** — 1998, *De tlacuilo a escribanos*. El Colegio Mexiquense/El Colegio de Michoacán.
- Oettinger, M.** — 1983, *Lienzos coloniales. Guía de la exposición de pinturas de terrenos comunales de México (siglos XVI-XIX)*. Universidad Nacional Autónoma de México.
- Oudijk, M.R.** — à paraître, « Espacio y escritura. El lienzo de Tabáa 1 », in R.F. Angeles ed. *op. cit.*
- Parmenter, R.** — 1982, *Four Lienzos of the Coixtlahuaca valley*. Dumbarton Oaks.
- Recinos, A.** — 1984, *Crónicas indígenas de Guatemala*. Academia de Geografía e Historia de Guatemala.
- Restall, M.** — 1998, *Maya conquistador*. Beacon Press.
- Reyes García, L.** — 1998, « Las mojoneras antiguas en el Lienzo 1 de Tequixtepec », *Acervos* 2 : 21-23.
- Reyes García, L. et M. Díaz de Salas** — 1968, « Testimonio de la fundación de Santo Tomás Ajusco », *La Palabra y el Hombre* 46 : 283-292.

Robertson, D. — 1975, « Techialoyan manuscripts and paintings with a catalog », in H.F. Cline ed. *op. cit.* : 253-280.

Roskamp, H. — 1998, *La historiografía indígena de Michoacán. El lienzo de Jucutácato y los títulos de Carapan*. Research School CNWS. — à paraître, « Los “títulos primordiales” de Carapan : legitimación e historiografía en una comunidad indígena de Michoacán », in C. Paredes Martínez et M. Terán, eds., *Autoridad y gobierno indígena en Michoacán a través de su historia*.

Scholes, F.V. et R.L. Roys — 1996, *Los chontales de Acalán-Tixchel*. Universidad Nacional Autónoma de México-CIESAS.

Smith, M.E. — 1973, *Picture writing from ancient Southern Mexico. Mixtec place signs and maps*. University of Oklahoma Press.

Smith, M.E. et R. Parmenter — 1991, *The Codex Tulane*. Tulane University.

Taube, K. — 2000, *The writing system of ancient Teotihuacán*. Center for Ancient American Studies.

Terraciano, K. et L.M. Sousa — 1992, « The “original Conquest” of Oaxaca : mixtec and nahua history and myth », *UCLA Historical Journal* 12 : 8-90.

Torquemada, J. de — 1997, *Monarquía indiana*. Edición preparada bajo la coordinación de Miguel León-Portilla.

Víctor de la Cruz — 1997, « Lienzos y mapas mixtecos », *Historia del Arte de Oaxaca*. Gobierno del Estado de Oaxaca. Vol. II : 193-212.

Wood, S. — 1987, « Pedro Villafranca y Juana Gertrudis Navarrete ; falsificador de títulos y su viuda », in D.G. Sweet et G.B. Nash, eds., *La lucha por la supervivencia en la América colonial*. Fondo de Cultura Económica : 472-485. — 1989, « Don Diego García de Mendoza Moctezuma : a Techialoyan mastermind ? », *Estudios de Cultura Nahuatl* 19 : 245-485. — 1998, « El problema de la historicidad de los títulos y los códices del grupo Techialoyan », in X. Noguez et S. Wood, eds. *op. cit.* : 167-207.

NOTES

1. . *Nahuatl* renvoie à la langue des Nahuas.
2. . N.d.T. Le terme utilisé couramment pour désigner une unité territoriale et son peuple est *pueblo*. Si bien souvent nous avons traduit *pueblo* par village, nous conservons dans les cas plus ambigus le mot espagnol dont le sens est plus riche.
3. . Voir par exemple l'excellente analyse des titres faite par S. Gruzinski [1988 : 141-188] et S. Wood [1998], ainsi que la récente étude de M. Menegus Bornemann [1999].
4. . N.d.T. Le *mole* est une sauce très relevée à base de chocolat et de piment. Les *tortillas* mexicaines sont des crêpes fines de farine de maïs.
5. . N.d.T. Terme générique pour désigner les résineux d'altitude.
6. . N.d.T. À la suite de la baisse de la population indienne, beaucoup de terres restèrent en friche. La Couronne re-structura alors le régime foncier, processus que l'on nomme « composition » des terres.
7. . En *nahuatl*, *amatl*. Papier fabriqué à partir de l'écorce battue de plusieurs espèces de ficus.
8. . N.d.T. L'orthographe *nahuatl* correcte est *calpulli*. Ce mot désigne des unités territoriales composées de villages et de hameaux et fondées sur la parenté, une hiérarchie de lignages, la propriété commune de la terre et le culte d'un dieu tutélaire dont la force réside dans un glyphe ou dans un paquet sacré.

9. . A. Caso attire l'attention sur la présence de ces dieux et ces symboles sacrés dans la fondation de Coixtlahuaca, Ihuatlán, Tlapiltepec et autres centres mixtèques [1954, 1958 et 1961]. Voir également R. Parmenter [1982] et E. Boone [op. cit. : 136-139].
10. . On peut consulter le *Codex Selden II* dans l'édition de J. Corona Núñez, *Antigüedades de México*, Secretaría de Hacienda y Crédito Público, 1964, II : 101-113.
11. . On en trouve un grand nombre dans la section « terres » des Archives générales de la Nation et dans celle de la Réforme agraire.
12. . *Título de los Señores de Totonicapán (Titre généalogique des Seigneurs de Totonicapán)*. Traduit de l'espagnol par M. de Charencey. *Bulletin de la société de philologie*. Alençon, E. Renaut de Broise, 1885.
13. . Livre rédigé en langue k'iché mais en écriture alphabétique en 1557. Il se compose de trois parties principales qui racontent la création et l'origine de l'Homme, les aventures des jumeaux divins et les origines des *pueblos* indiens du Guatemala. Littéralement le titre signifie « Livre de la communauté ou du Conseil ».
14. . *Memorial de Sololá. Anales de los Cakquicheles. Título de los Señores de Totonicapán*. Édition d'A. Recinos, Fondo de Cultura Económica, 1950.
15. . R. Carmack et J. Mondloch [1989 : 203-210 et 211-219] citent le *Título de Paxtocá* (1557) et le *Título de caciques* (1544) comme autres preuves de l'intervention des caciques dans la fabrication et la légalisation des titres. On peut également consulter un titre curieux de la région de Acalán-Tixchel, signé par P. Paxbolón et publié par F.V. Scholes et R. Roys [1996 : 289-305].
16. . H. Roskamp compare les caisses des communautés où étaient conservés les titres au culte que les peuples préhispaniques rendaient à « l'enveloppe sacrée ».

RÉSUMÉS

Les titres primordiaux constituent un ensemble de documents en langue nahuatl rédigés dans le Mexique colonial par des seigneurs et des notables indiens dans le but de légitimer la possession de leurs terres. La comparaison avec des codex et des cartes émanant d'autres peuples (Mixtèques, P'urhépechas, Mayas) met au jour les composantes communes et archaïques de ces textes. Toutefois, le symbolisme méso-américain de la fondation d'une cité avec son terroir est altéré par l'utilisation d'une iconographie, d'une écriture et de références qui appartiennent à la tradition hispanique. Les peintures préhispaniques se métissent et, progressivement, évoluent vers des sortes de titres fonciers qui possèdent une légitimité légale. Dans ces peintures d'un type nouveau, conservées dans des caisses, est contenue la force des ancêtres. Elles sont le réservoir de la mémoire collective.

Primordial titles and canonic memory in Mesoamerica. — The primordial titles are documents in Nahuatl that Indian lords and chiefs living in colonial Mexico wrote in order to justify claims to their land. A comparison with codices and maps coming from other peoples (Mixtecs, P'urhépechas, Maya) reveals common, archaic elements in all these texts. However, the symbolism related to founding a city with its territory was altered owing to the use of a system of iconography, writing and references coming from the Spanish tradition. Pre-Hispanic paintings adopted Spanish elements and gradually evolved toward a kind of land title with legal grounds. These paintings of a new type contain the force of the ancestors, and are the reservoir of a collective memory.